

Lorsque par un élan de tendresse naïve
La voilà qui revient, les bras tendus, hâtive,
Vers la mère qui tremble en songeant aux faux pas.
Et qui la reçoit dans ses bras.

“ Que je t'aime petite mère !

Je t'aime grand, vois-tu, tu ne sais pas ?
Grand comme ces maisons et ces chemins de pierre.
Et puis tous ces grands bois des montagnes là-bas ! ”
L'enfant en même temps de ses mains étendues,
Semblait vouloir couvrir tous les lieux d'alentour ;
Sa mère la pressait sur ses lèvres émues.

“ Mais si pour moi, ton cœur a tant d'amour,
Ton jeune cœur, enfant, lui si petit encore,
Il n'y restera plus de place pour papa
Ce pauvre papa qui t'adore ! ”

Elle crut l'étonner ; mais elle se trompa.

“ Oh ! dit l'enfant, papa, je l'aime

Grand comme les montagnes même

Et ses mains montraient vers les cieux
Les Alpes qu'on voyait par dessus les nuages,
Etaler leurs masses sauvages

A la clarté d'un soleil radieux

La mère triomphait de l'esprit de sa fille ;
Elle voulut pourtant l'éprouver jusqu'au bout ;

“ Ma chère enfant ce n'est pas tout :

Il est là haut encore un père de famille
C'est le bon Dieu, par qui le soleil brille,
Qui fit ton petit corps et le développa ;
Et nous devons l'aimer, Dieu, tous tant que nous sommes.
Plus que notre maman, plus que notre papa,
Dieu, le maître commun et des champs et des hommes !

Eh bien ! chère petite, toi,

Toi dont l'affection est pour nous si complète.
Combien grand vas-tu donc aimer Dieu ? Réponds-moi. ”
L'enfant restait confuse, interdite et muette ;

Mais relevant sa blonde tête :

“ Dieu, dit-elle d'un ton où son âme parlait,
Dieu je l'aime grand comme il est ! ”

Ce simple mot tira des larmes à la mère,
Et moi j'en ai senti monter à ma paupière,
Quand il me fut conté par un ami ;
Car devant cet enfant de quatre ans et demi

Un philosophe, un père de l'Eglise
Eût à genoux courbé sa tête grise.

F. M. VILLEFRANCHE.